

—Je crains bien, au contraire, que la journée ne soit trop courte pour tout ce que j'ai à faire.

—Je voudrais bien avoir beaucoup à faire ! je ne m'ennuierais pas tant ! Mais une fois que j'ai pris ma leçon de lecture, je n'ai plus rien qui m'occupe.

—Il ne tient qu'à vous d'être occupée, et d'une manière bien agréable. Il est temps que vous appreniez l'écriture, la grammaire et la géographie ; mais je veux attendre, pour vous les faire commencer, que vous ayez mérité d'être ainsi traitée en grande fille !

—Oh ! ce ne sera pas cela qui sera une récompense, c'est au contraire bien ennuyeux ; et plus tard je commencerai, mieux cela vaudra. Ma tante et ma bonne me disent toujours que j'ai bien le temps d'apprendre toutes ces choses ; que lorsqu'on est riche, on n'a pas besoin de se fatiguer à étudier ; que c'est bon pour les enfants qui seront un jour obligés de gagner leur vie.

Madame Wilson soupira en entendant la réponse de sa fille. Elle adressa dans son cœur une prière à la Sainte Vierge, afin que celle-ci daignât l'aider dans sa tâche difficile. Il en coûtait beaucoup à son amour maternel d'être toujours froide et sévère avec sa fille unique, dont elle avait été si longtemps séparée, mais sa conscience lui disait qu'avant tout, elle devait tout faire pour sauver ce jeune cœur, et redresser ce jugement inexpérimenté, qu'une mauvaise éducation avait complètement faussé.

Mais elle comprenait que sur ce caractère, rendu rebelle par de coupables complaisances et de serviles flatteries, les reproches continuels auraient peu de prise, et finiraient au contraire par lui aliéner les affections de sa fille. Cette fois donc elle se tut encore, mais résolut plus que jamais d'essayer de la corriger par des leçons mises en pratique.

—Que faites-vous donc là, maman, avec tous ces morceaux d'étoffe ?

—Je vais en faire des chemises, des jupons, des robes et des tabliers pour Rosa et ses frères.

—Ah ! comme c'est petit ! que c'est joli ! C'est comme lorsque je travaille pour ma poupée de cire. Ma tante a trouvé que je lui avais très-bien fait son trousseau. Adèle m'a très-peu aidée.

—C'est vrai ! j'ai été bien agréablement surprise en voyant que vous savez bien coudre.

—Mais alors je pourrai peut-être vous aider à travailler pour ces pauvres petits ? demanda timidement Sophie.

—Volontiers, répondit madame Wilson, heureuse de la voir si promptement à participer à une œuvre de charité ; voilà le bas d'une robe que vous pouvez ourler.

Sophie s'y mit de tout cœur, et bientôt finit son ourlet, et fit, de plus une petite chemise.

Huit jours se passèrent dans un travail assidu. Dès le matin, Sophie se levait et n'acceptait l'aide d'Adèle que pour les choses que vraiment une enfant de son âge ne pouvait faire seule. Sa petite figure, toujours épanouie et souriante, exprimait la satisfaction intérieure, et les caresses de sa mère étaient sa douce récompense.

Rosa revint chercher les effets confectionnés, et cette fois elle fut reçue par Sophie, qui, descendue la première, était occupée à terminer une petite robe. Madame Wilson ne se fit pas attendre, et commença à plier les objets pour en faire un paquet. En prenant la robe que Sophie venait d'achever, elle entendit quelque chose sonner dans la poche. Elle y mit la main, et fut surprise d'en retirer douze francs en peti-

te monnaie blanche. Elle regarda sa fille qui, rouge et confuse, baissait la tête.

—Qu'est-ce donc, et qui a mis là cet argent ?

—C'est moi, Maman ! c'est l'argent que ma tante m'a donné l'autre jour, pour m'acheter, chez le marchand de jouets, ce petit mouton qui bêlait tout seul. Hier au soir, après avoir dit ma prière et m'être couchée, je pensais à Rosa, je me suis rappelée ce qu'elle nous avait dit de son loyer et de son propriétaire. J'ai trouvé que maintenant qu'elle allait avoir de bons habillements chauds, ce serait bien dommage de ne plus avoir de maison... et alors... je me suis dit que je pourrais bien plutôt me passer de mouton, qu'elle et toute sa famille de maison ; et comme l'argent était bien à moi, je l'ai mis là pour qu'elle la trouvât et qu'elle fût contente. Mais je n'ai rien voulu dire, parce que je voulais qu'elle pût croire qu'il venait de vous, et qu'elle vous aimât et vous merciât encore davantage :—vous le méritez bien plus que moi.

Madame Wilson attendrie serra sa fille sur son cœur. Elle sentait que la place était gagnée ; que là où régnait une si tendre charité, le vice ne saurait jamais pénétrer, et que les fautes s'effaceraient et disparaîtraient à un si doux contact. Aussi, comme récompense, il fut convenu que le dimanche suivant on irait voir Rosa chez elle. Celle-ci repartit avec ses petits trousseaux, ses douze francs, et vingt autres que madame Wilson y ajouta. Avec quel bonheur elle reporta chez elle tous ces trésors, et les étala aux yeux émerveillés de son père et de toute la jeune famille ! Puis elle courut à l'atelier raconter sa bonne fortune. Là aussi, il y avait fête. Une des dames protectrices de l'œuvre, venait d'écrire à mademoiselle Pauline, pour inviter toutes les petites ouvrières à aller passer une journée à sa maison de campagne. Comme l'ouvrage ne pressait pas en ce moment, il avait été convenu que l'on ferait dès le lendemain cette partie de plaisir. Les beaux habillements de Rosa eurent donc une prompte étreinte, et le cœur de la pauvre petite battait bien fort quand elle s'éveilla le matin de ce grand jour.

C'est que c'était un événement dans sa vie. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais mis une robe neuve ; elle n'était jamais montée dans une voiture, et elle n'était jamais sortie de Londres !

La journée s'annonçait brillante, et Rosa se para de son simple petit costume avec une joie innocente et naïve. Son père la contempla d'un air fier et attendri.

—Quel bonheur, chère enfant, que vous puissiez enfin jouir d'un des plaisirs de votre âge ! Que Dieu bénisse nos bienfaiteurs !

—Oh ! oui, père ! c'est vrai, et que je m'unis bien à cette prière ! Mais je ne suis pas tout à fait heureuse ; je vous voudrais tous avec moi ! Quel dommage que ces chers petits ne m'accompagnent pas !

—Adieu, Rosa ; amuse-toi bien, lui dit Jacques.

—Reviens bientôt, ajouta Robert.

—Rapporte-nous des gâteaux, dit le petit Georges.

—*Embasse, embasse Baby*,—balbutia la petite Caroline, qui n'avait pas encore deux ans.

Quand Rosa arriva à l'atelier, elle trouva ses compagnes toutes prêtes, et se disposant déjà à monter dans deux énormes chariots, que l'on avait envoyés pour les chercher. Elles étaient une trentaine. On fut quelque temps à s'organiser, mais on ne tarda pas à partir au milieu des cris joyeux de la troupe enfantine.